

ALESSANDRO BARICCO

LES BARBARES

ESSAI SUR LA MUTATION



Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

CHÂTEAUX DE LA COLÈRE

SOIE

NOVECENTO : PIANISTE, Un monologue

OCÉAN MER

L'ÂME DE HEGEL ET LES VACHES DU WISCONSIN

CONSTELLATIONS, Mozart, Rossini, Benjamin, Adorno

CITY

SANS SANG

HOMÈRE, ILIADE

CETTE HISTOIRE-LÀ

EMMAÛS

MR GWYN

Aux Éditions Albin Michel

NEXT

LES BARBARES

ALESSANDRO BARICCO

LES BARBARES

Essai sur la mutation

*Traduit de l'italien
par Françoise Brun et Vincent Raynaud*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

I BARBARI

© Alessandro Baricco, 2006. Tous droits réservés.

© Éditions Gallimard, 2014, pour la traduction française.

Couverture : D'après photo © Stokkete \ Dreamstime.com

PRÉFACE À L'ÉDITION FRANÇAISE

J'ai écrit ce livre en 2006 sous forme d'épisodes. Tous les cinq ou six jours, j'en publiais un chapitre dans *La Repubblica*, le quotidien italien auquel je collabore. J'écrivais en direct, ce qui signifie que, lorsqu'un épisode paraissait, je n'avais pas encore rédigé le suivant : les commentaires à chaud que je lisais en ligne, les réactions d'amis, de parents ou de voisins pouvaient donc modifier chaque jour ce que je pensais et par conséquent le livre lui-même. C'est une curieuse façon d'écrire un livre. Aujourd'hui, avec quelques années de recul, je peux dire que c'était une façon plutôt *barbare*, comme si, pour étudier les dauphins, j'avais entrepris de vivre à la manière des dauphins. Quoi qu'il en soit, je me rappelle que cela m'était venu assez facilement.

Déjà, alors même que je l'écrivais, un épisode après l'autre, puis par la suite, lorsqu'il est paru en un seul volume, *Les barbares* a beaucoup fait discuter, il y a eu de nombreuses polémiques. À l'évidence, il traitait d'un sujet qui intéressait tout le monde et dont il était urgent de débattre : l'impression que notre planète était victime d'une sorte d'apocalypse culturelle, d'une spectaculaire

plongée dans une barbarie nouvelle. Face à un tel phénomène, le trouble, voire la terreur, était tel qu'il m'a fallu un certain temps pour faire comprendre que mon livre *n'était pas* une critique des barbares : patiemment, j'ai souvent dû expliquer que je l'avais au contraire écrit pour tenter de comprendre les barbares, au cas où ils aient en fait raison, eux. Quand j'expliquais cela, mon interlocuteur du moment (un intellectuel ou un journaliste) semblait fréquemment dans un abîme d'indignation et de désapprobation, à croire que je venais de lui soustraire ses cadeaux de Noël. Et en effet, je lui avais soustrait une bonne raison de s'indigner et d'afficher son mépris, ce qui, on le voyait bien, ne lui plaisait guère. C'est une chose dont je suis très fier : après *Les barbares*, beaucoup de gens ont été forcés d'accepter qu'ils ne pourraient plus s'en tirer avec l'habituel sermon sur les jeunes qui ne lisent plus, qui vont dans les fast-foods et ignorent qui est Michelangelo Antonioni. Désormais, avant de prendre de haut ce qui se passe, ils devraient transpirer au moins un peu.

Dans la mesure où les maisons d'édition sont pour bon nombre d'entre elles des forteresses de la (sublime) civilisation que les barbares sont en train de transformer (à plus ou moins juste titre), il m'est régulièrement arrivé d'avoir du mal à obtenir que ce livre fût traduit. Il doit s'agir d'une forme inconsciente d'auto-protection. Ou peut-être que je surestime la qualité de mon travail, je ne sais pas. Le fait est qu'il a fallu sept ans, par exemple, pour qu'il soit traduit en anglais, et huit pour avoir le plaisir et le privilège de tenir dans mes mains l'édition française que vous avez

devant vous. Une éternité, pour un livre qui parle du présent en essayant d'entrevoir l'avenir. Naturellement, entre-temps, beaucoup de choses ont changé. Twitter, en particulier, n'existait pas encore (le réseau est né dans ces mois-là, pour être tout à fait précis), et l'idée d'une catastrophe économique imminente apparaissait aussi saugrenue que d'imaginer que nous puissions être les descendants de Martiens perdus dans l'espace. Toutefois, je n'ai pas tenté de corriger les erreurs, de mettre à jour les exemples ni d'ajouter des chapitres consacrés aux dernières nouveautés : je voudrais que ce livre soit lu comme un livre de 2006, avec l'avantage supplémentaire de savoir ce qui s'est passé ensuite. J'aurais tenté de le corriger si je l'avais jugé dépassé : mais je reste persuadé que les thèses fondamentales défendues par le livre continuent à graviter non loin du cœur de ce qui se passe sur notre planète.

Si vous deviez vous apercevoir que ce n'est pas le cas, prévenez-moi.

A. B.

Mai 2014

Début

On ne dirait pas, mais ceci est un livre. Je me suis dit que j'aimerais bien en écrire un, mais sous forme d'épisodes, dans un quotidien, parmi les morceaux de monde qui transitent chaque jour par ces pages. C'est la fragilité de la chose qui m'attirait. Comme d'écrire en plein air, debout en haut d'une tour : les gens vous regardent et le vent souffle, puis ils continuent leur chemin, car ils ont autre chose à faire. Et vous, vous êtes là, sans pouvoir corriger, revenir en arrière ni refaire le plan. Ça vient comme ça vient. Et, le lendemain, ça part envelopper la salade ou ça devient un chapeau de maçon. S'ils s'en font toujours, des chapeaux en papier journal – petits bateaux voguant sur le littoral de leur visage.

Parfois, et pas uniquement dans le travail, on recherche une forme de sobriété. Sans doute une façon de retrouver une certaine authenticité.

Quoi qu'il en soit, je ne veux pas qu'il y ait de malentendu : ceci n'est pas un roman. Le roman-feuilleton n'est pas un genre qui m'attire. Ce sera donc un essai, au sens littéral du terme, c'est-à-dire une tentative. De

penser. En écrivant. Il y a des choses que j'ai envie de comprendre concernant ce qui se passe autour de nous. Quand je dis « autour de nous », je veux parler de la minuscule portion de monde dans laquelle j'évolue : des gens qui ont fait des études, des gens qui font des études, qui écrivent des romans ou montent des spectacles, des intellectuels, en somme. Un fichu monde, à bien des égards, mais c'est là que les idées finissent toujours par venir paître et c'est le terreau dans lequel j'ai été semé, moi. Les autres, cela fait un bout de temps que j'ai perdu le contact avec eux : c'est dommage, mais c'est ainsi. On s'épuise déjà à comprendre sa petite motte de terre, on n'a donc plus guère de forces pour comprendre le reste du champ.

Pourtant, chacune de ces mottes renferme peut-être le champ entier, pour peu qu'on sache la déchiffrer.

Bref, il y a là quelque chose que j'ai envie de comprendre. Au début, ce livre, je pensais l'intituler : *La mutation*. Mais je n'ai pas réussi à trouver autour de moi une seule personne à qui ce titre plaise, même un peu. Tant pis. Néanmoins, il était pertinent. Car c'était justement ça, ce que je voulais comprendre : en quoi elle consiste, cette mutation que je vois autour de moi.

S'il fallait résumer, je dirais ceci : nous sentons tous dans l'air une apocalypse imminente et incompréhensible. Et, partout, le bruit court : les barbares arrivent. Je vois des esprits fins observer l'arrivée de cette invasion, l'œil fixé sur l'horizon télévisuel. Du haut de leur estrade, des professeurs compétents prennent la mesure, dans le silence de leurs élèves, des ruines laissées par le passage d'une horde que personne, en effet, n'est

encore parvenu à voir. Et, autour de ce qu'on écrit ou de ce qu'on imagine, flotte le regard perdu d'exégètes qui parlent, avec effroi, d'une terre saccagée par des prédateurs sans culture ni Histoire.

Les barbares, en somme.

Or, dans le monde où je vis, si l'honnêteté intellectuelle est une denrée rare, l'intelligence ne l'est pas, elle. Ils ne sont pas tous devenus fous. Ce qu'ils voient existe. Mais ce qui existe, je n'arrive pas à le voir du même œil. Quelque chose ne me convainc pas.

Ce pourrait être, je m'en rends compte, le duel normal entre générations, les anciens qui résistent à l'invasion des plus jeunes, le pouvoir en place qui défend ses positions en accusant de barbarie les forces émergentes, comme c'est toujours arrivé et comme on l'a vu à de multiples reprises. Mais, cette fois, ça semble différent. Un duel si violent qu'il paraît nouveau. D'habitude, on se bat pour contrôler des points stratégiques sur la carte. Aujourd'hui, les agresseurs font quelque chose de plus radical, qui va plus en profondeur : *ils sont en train de redessiner la carte*. C'est peut-être même déjà fait. L'impression a dû être la même quand, par exemple, naissaient les Lumières, ou encore à l'époque où le monde entier se découvrit brusquement romantique. Nul déplacement de troupes, nul fils tuant le père. Mais des mutants, qui remplaçaient un paysage par un autre et y créaient leur habitat.

Peut-être sommes-nous dans un tel moment. Et que ceux que nous appelons barbares sont une espèce nouvelle, qui a des branchies derrière les oreilles et qui a décidé de vivre sous l'eau. Évidemment, du dehors,

avec nos petits poumons, le sentiment que nous en retirons est celui d'une apocalypse imminente. Là où eux respirent, nous mourons. Et quand nous voyons nos enfants jeter vers l'eau des regards d'envie, nous avons peur pour eux et nous nous lançons aveuglément contre ce que nous parvenons seulement à entrevoir, l'ombre d'une horde barbare qui arrive. Pendant ce temps, sous notre aile, lesdits enfants respirent déjà n'importe comment, ils se grattent derrière l'oreille comme s'il y avait là quelque chose à libérer.

C'est pour cette raison que j'ai envie de comprendre. Je ne sais pas. C'est peut-être aussi à cause de cet asthme étrange qui me vient de plus en plus souvent, et cette drôle de tendance à nager longtemps sous l'eau, sans que me viennent pour autant les branchies qui me sauveraient.

Bref. Ces branchies, j'aimerais bien les examiner de près. Et j'aimerais étudier cet animal qui se retire peu à peu de la terre ferme, qui devient peu à peu poisson. Je voudrais scruter cette mutation, non pour en expliquer l'origine (c'est impossible), mais pour parvenir, fût-ce de loin, à la *dessiner*. Comme un naturaliste d'autrefois, qui dessinait sur son carnet une nouvelle espèce découverte dans une petite île d'Australie. Aujourd'hui, j'ouvre mon carnet.

Vous n'y comprenez rien ? Normal, le livre n'a même pas commencé.

C'est un voyage pour des voyageurs patients, un livre.

Souvent les livres commencent par un rituel que j'aime beaucoup, qui consiste à choisir une épigraphe.

C'est ce genre de petite phrase ou de citation qu'on met en première page, juste après le titre et l'éventuelle dédicace, et qui sert de viatique, de bénédiction. Par exemple, voici l'épigraphe d'un livre de Paul Auster :

L'homme n'a pas une seule et unique vie ; il en a plusieurs mises bout à bout, et c'est sa misère. (Chateaubriand.)

Elles ont souvent ce genre d'effet : même quand c'est une ânerie, on y croit. C'est apodictique, pour le dire dans la langue de ceux qui respirent avec les poumons.

Moi, j'aime bien celles qui tracent les limites. Celles qui vous permettent de comprendre à peu près sur quel terrain un livre va se jouer. Lorsqu'il s'est agi de choisir une épigraphe pour *Moby Dick*, le grand Melville a eu la main un peu lourde et a fini par sélectionner quarante citations. Voici la première :

Et Dieu créa les grandes baleines. (Genèse.)

Et voici la dernière :

Oh la baleine grande et fière, / dans le vent et la tempête, / oh le géant qui sait dominer la mer infinie !
(Chant de baleiniers.)

Je crois que c'était pour faire comprendre qu'il y aurait le monde entier dans ce livre, de Dieu aux pets des marins de Nantucket. En tout cas, c'était son programme, à Melville.

Âme candide ! dirait Vonnegut, point d'exclamation compris.

Et donc, pour ce livre, j'aurais choisi quatre épigraphes. Juste pour marquer les limites du terrain de jeu. Voici la première : elle vient d'un livre magnifique. Il a été écrit par Wolfgang Schivelbusch et s'intitule *La culture des vaincus*¹. Voilà ce qu'il dit, entre autres :

La crainte d'être envahi et détruit par des hordes de barbares est vieille comme l'histoire de l'humanité. Les images de désertification, de parcs saccagés par des nomades et de constructions en ruine au milieu desquelles paissent des moutons sont récurrentes dans la littérature de la décadence, de l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui.

Recopiez et mettez de côté.

Deuxième épigraphe : la deuxième épigraphe, vous la trouverez dans le prochain chapitre.

Qu'est-ce qu'il y a comme vent, sur cette tour...

1. Wolfgang Schivelbusch, *Die Kultur der Niederlage : Der amerikanische Süden 1865, Frankreich 1871, Deutschland 1918*, Fest, 2001. Non traduit en français. (Toutes les notes ont été rédigées par les traducteurs.)

ÉPIGRAPHES

Épigraphe 1

La deuxième épigraphe de ce livre vient de loin. 7 mai 1824. À Vienne, Beethoven présente la *Neuvième Symphonie*. J'aimerais raconter les choses telles qu'elles se sont réellement passées ce jour-là, mais pas ici, ce n'est pas le lieu. Tôt ou tard, je le ferai. « Ah ! Que de choses qui sont mortes... qui sont nées ! » : une réplique de Roxane dans *Cyrano de Bergerac*, qui s'appliquerait très bien à cette soirée où, pour la première fois, des humains écoutèrent « L'Hymne à la joie » (quelques-uns, car les autres, épuisés, s'étaient éclipsés à la moitié du concert). Il y a des moments comme ça. Un jour ou l'autre, il faudra les raconter. Mais pas maintenant.

Certes, mais il y a tout de même une chose que je voudrais vous dire, car elle a un rapport avec les barbares, il me semble : c'est que, ce soir-là, Beethoven était allé au théâtre vêtu d'un frac vert, car il n'en possédait pas d'autre qui eût une teinte plus décente, plus respectable, et il avait été obligé de porter celui-là. En sortant de chez lui, son principal souci était donc ce qu'on dirait de la couleur tragiquement verte de ce frac. Mais son secrétaire, qui s'appelait Schindler, le rassura

et lui dit qu'il n'avait pas à s'inquiéter, la salle serait sûrement plongée dans le noir et il était peu probable que les gens remarquassent la couleur de son frac. Qui, en l'occurrence, était vert.

Et c'est ce qui arriva. Quand j'en serai au vingtième épisode de ce livre, il me sera plus facile de vous expliquer en quoi l'anecdote est importante. Ce sera dans quelques mois, j'imagine, mais vous n'aurez alors aucune difficulté à comprendre cette phrase : *c'était aussi comme cela qu'on s'habillait*. Promis.

Bref. Ce n'était pas de cela que je voulais parler. J'en étais à la deuxième épigraphe. Il y eut donc la *Neuvième* de Beethoven, et il est intéressant de voir comment elle fut reçue. Par les gens, par les critiques, par tout le monde. C'était un de ces moments où les humains découvrent qu'ils ont des branchies derrière les oreilles et commencent timidement à penser qu'ils seraient peut-être mieux dans l'eau. Ils étaient au seuil d'une mutation fatale (plus tard, nous l'avons appelée *romantisme* et nous n'en sommes toujours pas sortis). Il est donc important d'aller voir ce qu'on dit et pensa à cette occasion. Et voici ce qu'en écrivit un critique londonien, l'année suivante, quand il put enfin lire et entendre la *Neuvième*. Ce n'était pas un imbécile, je tiens à le souligner, il écrivait pour une revue qui faisait autorité et s'appelait *The Quarterly Musical Magazine and Review*. Il écrit ce qui suit et que je place en guise de deuxième épigraphe :

L'élégance, la pureté et la mesure, qui étaient les principes de notre art, se sont peu à peu rendues au nouveau style, frivole et affecté, que cette époque au talent superficiel a adopté. Des